

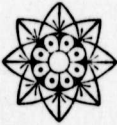


IHS

Première
ANNEE



VOLUME
II



NUMERO

29



8
Sept.
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson,

Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé
Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. II. No. 29. — 8 SEPT., 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du quinziesme Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — Le 3^{ème} don de Satan. — Le Scapulaire du Carmel. — La Femme Chrétienne. — Le Végétarisme. — La ((Mac-Kinley.)) — Nez snsceptible. — Vie du B. F. de Nicosie. —

Evangile du XV^e Dimanche après la Pentecote.

✠ *Suite du saint Evangile selon saint Luc. — Ch. 7.*

EN ce temps-là, Jésus allait à une ville appelée Naïm, et ses disciples, suivis d'une grande foule de peuple, l'accompagnaient. Comme il approchait de la porte de la ville, il vit qu'on portait un mort en terre : c'était le fils unique d'une veuve, et il y avait avec elle un grand nombre de personnes de la ville. A la vue de cette mère affligée, le Seigneur, touché de compassion, lui dit : Ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Aussitôt celui qui était mort se leva, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu, en disant : Un grand Prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

Pourquoi J.-C. fut-il touché de compassion ?

Il voyait dans la mort de ce jeune homme la mort du pécheur, et dans cette mère affligée, la douleur que causerait à son Église la perte spirituelle

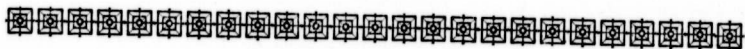
d'un grand nombre de ses enfants. C'est là surtout ce qui excitait sa pitié, et ce qui doit aussi nous porter à la compassion. Nous ne pouvons pas être de vrais enfants de l'Église, si nous sommes insensibles à la mort de ses enfants, de nos frères ; et il faut que nous soyons nous-mêmes dans un état de mort si nous n'en sommes pas affligés. Que faisons-nous cependant ? Nous voyons tous les jours une foule d'âmes mourir de la mort du péché, et l'Église accompagner de ses soupirs et de ses larmes, ceux qu'elle ne peut pas préserver de ce malheur ; et nous, bien loin de pleurer avec elle, nous sommes gais et contents, et nous n'avons pas le moindre souci de la ruine de tant d'âmes. Nous pleurons la mort corporelle de nos parents, de nos proches, etc., et aucun sacrifice ne nous coûterait si nous pouvions la prévenir. Mais la mort spirituelle de nos frères ne nous arrache aucune larme ; et nous ne faisons aucune prière pour conserver la vie de l'âme, soit aux autres, soit à nous-mêmes, ou pour porter la miséricorde divine à la rendre à tant d'hommes qui l'ont perdue. N'est-ce pas là une preuve évidente que nous n'aimons véritablement ni Dieu ni le prochain ? Puisqu'il ne se passe aucun jour sans que beaucoup d'hommes ne meurent spirituellement, chaque jour aussi devrait être pour nous un jour de deuil et de larmes.



CALENDRIER

Septembre.

- 11 DIM. XV ap. Pent. ST NOM DE MARIE et Solennité de la Nativité de la B. V. M.
- 14 Mer. Exaltation de la STE CROIX.
- 15 Jeu. Octave de la Nativité.
- 16 Ven. ST CORNELIEN ET CYPRIEN, martyrs.
- 17 Sam. Impression des Stigmates de St François.
- 18 DIM. FETE DES 7 DOULEURS de la B. V. M.



Colère.

3^{ème} Don de Satan : la Colère.

(16^{ème} article sur le St Esprit.)

S AVEZ-VOUS, chers lecteurs, pourquoi on se met en colère ? — C'est lorsqu'on nous refuse un bien que nous désirons, ou que l'on veut nous ravir un bien que nous possédons. Ce bien peut être une

chose matérielle, ou un avantage moral, comme un honneur, une louange, etc,.....

— Très-bien. Ajoutons qu'il y a deux sortes de colères. Une qui est légitime et bonne, c'est lorsque nous luttons pour un bien légitime et que nous **ne dépassons pas les limites raisonnables**. Telle est la colère du père de famille qui défend son bien contre les voleurs, du prédicateur qui tonne contre le vice. Un autre exemple d'une sainte colère est celui de Notre-Seigneur chassant les vendeurs du temple. Cette sainte colère, c'est le don de science armé pour la défense d'un bien légitime, de la justice ou des droits de Dieu. C'est elle qui produit cette noble et vive indignation à la vue de tout ce qui est mal. Mais celui qui n'a pas le don de science prenant pour un bien ce qui est un mal et réciproquement ; c'est-à-dire recherchant avec ardeur les richesses, les plaisirs et les honneurs, et fuyant avec non moins d'empressement l'humiliation, la souffrance et la pauvreté, prend les choses à rebours ; il craint, il espère, il hait, il aime, au hasard de ses desirs, sans aucune règle sûre. Comme, d'autre part, il lui est aussi impossible de jouir paisiblement, sans contradiction et sans inquiétude de ce qu'il appelle **bien**, que de n'être pas exposé chaque jour à ce qu'il appelle **mal**, il se trouble, il murmure, il s'irrite, il repousse avec violence ce qui porte atteinte à son bonheur. En un mot, il tombe sous l'empire de la colère mauvaise. De là les querelles, les procès, les vengeances, les haines.

Quand un homme doué d'une grande perspicacité dans les affaires, d'une énergie de fer et de remarquables dispositions pour le commandement, qualités que Dieu lui a données pour opérer le bien et conduire ses frères dans le bon chemin ; quand cet homme ne s'efforce pas d'acquérir le don de science, il tombe inévitablement sous l'empire de l'esprit de colère et devient un vrai génie pour le mal, un instrument de Satan qui le domine, le pousse et s'en sert pour perdre un grand nombre d'âmes et persécuter l'Eglise de Jésus-Christ. Tel fut Bismarck, dont une maxime est restée célèbre : " La force prime le droit. "

Quand un peuple que Dieu a doué d'intelligence, de sens pratique et de **vertus naturelles** pour en faire un jour l'instrument de sa Providence dans le monde ; quand ce peuple ne possède pas le don de science, il tombe lui aussi sous l'empire de l'esprit de colère. Or la colère des peuples c'est la guerre. Cette nation entreprend des guerres injustes pour étendre sa puissance et accroître ses richesses.

Tels sont les Etats-Unis. Où sont maintenant les belles déclarations de cette nation aux débuts de la guerre contre l'Espagne, qu'on ne se proposait autre chose que le redressement des torts, l'indépendance des Cu-

bains, les droits de la justice, etc... etc...? Maintenant on garde ce qu'on a volé, Cuba, Porto-Rico et d'autres îles, parce que c'est précisément ce que l'on se proposait en faisant la guerre. Les belles déclarations n'étaient que du charlatanisme. Et vous verrez que nos vertueux voisins n'en resteront pas là.

J. M. Servulus, prêtre.

Un méchant écolier mort sans scapulaire.

Dans le collège que les Jésuites dirigeaient à Fribourg, en Suisse, il y a une quarantaine d'années, vivait un élève d'une conduite déplorable. Il semblait être auprès de ses camarades, un vrai suppôt de Satan. Il ne perdait aucune occasion de les porter au mal; il se raillait de la religion et détournait par ses moqueries et ses sarcasmes ceux qui voulaient être de bons écoliers. Les supérieurs, voyant que toute correction était inutile, avaient résolu de le congédier, quand il tomba subitement malade. Le mal prit bientôt un tel caractère de gravité, que sa vie fut en danger. On lui administra les derniers sacrements. Il n'osa pas les refuser, mais il témoigna par son attitude qu'il ne prenait pas au sérieux ces cérémonies si touchantes. Il était cependant aux portes du tombeau. Soudain le mal, au lieu de s'aggraver, s'arrêta au grand étonnement du médecin, qui attendait, d'heure en heure, la triste fin de ce pauvre écolier. Cet état dura une semaine, le docteur ne pouvait s'expliquer ce phénomène. Enfin, à bout de remèdes, il ordonna un bain chaud. L'infirmier le prépare et y met le jeune malade en lui enlevant sa chemise. A peine le moribond touche-t-il l'eau, qu'il reste mort dans les bras de l'infirmier, sans pousser un soupir, sans donner aucun signe qui pût faire présager une fin aussi brusque. Cette mort restait mystérieuse, mais on en eut bientôt l'explication. Dans la chemise, qu'on avait ôtée au malade pour le mettre dans le bain, on trouva un *scapulaire du Carmel* dont il ne s'était point séparé jusque-là, mais qu'on lui avait enlevé avec ses vêtements sans le savoir. Ce fait extraordinaire frappa d'étonnement les témoins de cette mort, qui semblait n'avoir été retardée que par miracle.

Qui ne verra, dans ce triste dénouement, la confirmation d'une doctrine souvent affirmée, savoir : que, d'une part, la promesse de la Vierge Marie est infallible, et que de l'autre, quiconque exploite cette promesse, pour se livrer à ses passions, fait un mauvais calcul. La justice de Dieu sait choisir l'instant précis, où le scapulaire ne protège plus le présomptueux qui l'a bravée. Le malheur de ce pauvre écolier, expirant dépouillé de son scapu-

laire nous avertit de ne jamais demeurer sans ce vêtement sacré, même pour nous laver ou prendre un bain.

Ceci est extrait du livre le Scapulaire du Mont-Carmel, par M^r le Chanoine Savaria. Voir l'annonce sur la couverture.

LA FEMME CHRÉTIENNE.

et ses devoirs.

PAR LE PÈRE JEAN-BAPTISTE BOONE,
de la Compagnie de Jésus. (1)

Mission de la femme chrétienne.

Le Seigneur Dieu dit : faisons à l'homme une aide semblable à lui. (Gen. 1)



Les fautes et les peines des personnes du sexe viennent très souvent de ce qu'elles ne s'estiment pas assez et de ce qu'elles ne comprennent pas suffisamment la mission qui leur a été assignée par la divine Providence. Elles croient qu'elles sont nées pour s'amuser et pour plaire. Dissipons cette illusion pernicieuse en démontrant **la noble et importante mission de la femme chrétienne**, qui est partout *une aide à l'homme, semblable à lui* (Gen, 1).

1^o La femme considérée en elle-même.

“ Les femmes sont, dit Fénelon, la moitié du genre humain rachetée du sang de Jésus-Christ et destinée à la vie éternelle. ” Elles ont le corps aussi bien que l'esprit moins robustes que l'homme, mais en revanche le Seigneur leur a donné en partage des qualités qui exercent une action immense sur l'homme. Il leur a donné la **finesse de l'esprit** et la **délicatesse du cœur**; il leur a donné l'**industrie** et l'**économie** pour les occuper utilement dans leur maison; l'**affection** et la **tendresse** pour attendrir leur âme par la charité, et pour donner des larmes au malheur.

Il leur a donné la **patience** pour attendre, temporiser et préparer par une action douce, lente, insensible, mais persistante. Il leur a donné la **force** pour souffrir avec plus de constance et d'énergie que l'homme. Souple et flexible comme le roseau, la femme ploie sous les coups du vent et de la

(1) Ce travail est pris, avec permission spéciale, dans la **Petite Bibliothèque Chrétienne**, publiée à Bruxelles [Belgique] par le R. P. Kieckens, S. J. [Collège St Michel].

tempête, tandis que l'homme se brise quelquefois en voulant se raidir contre elle; c'est surtout dans le malheur que la femme est forte. L'adversité qui consterne l'homme et le renverse, la redresse au contraire et multiplie ses forces.

II. La femme considérée dans la famille,

Dans les instructions suivantes, je vous montrerai en détail les devoirs importants que la femme a à remplir, et l'influence qu'elle exerce sur toute la famille. Vous verrez alors ce que c'est qu'une épouse à l'égard de son mari, une mère à l'égard de ses enfants, et une maîtresse à l'égard de ses domestiques et de toute sa maison.

Les hommes peuvent-ils espérer quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société se tourne en amertume? Et les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années? Maîtresses, elles ruinent ou elles soutiennent les maisons. Elles décident de ce qui touche le plus près à toute la famille; par là elles ont la principale part à son bonheur ou à son malheur. *« La femme sage' dit l'Esprit-Saint, bâtit sa maison; mais l'insensée détruit de ses mains celle qui était déjà bâtie. »* (Ps. xvi.)

Dès que la femme renonce au rôle sublime que Dieu lui a assigné dans la famille, les notions chrétiennes ne tardent pas à s'y effacer, et tous les vices s'y établissent et s'y fixent. On le voit, hélas! tous les jours.

III. La femme considérée dans l'ordre social et religieux.

LA mission de la femme ne fut peut-être à aucune époque, ni plus grande, ni plus difficile qu'à la nôtre. Parlons d'abord de L'ORDRE SOCIAL.

1^o Il n'y a pour une nation d'autre principe de vie que la **Foi**, mais la **Foi pratique**. Toujours et partout la religion a été regardée comme la base de l'ordre social. De nos jours, la Foi s'est amoindrie, les vérités ont été altérées par les enfants des hommes, et elles sont devenues rares parmi eux. (Ps. xi.) De cette diminution de Foi est résultée la corruption la plus déplorable. La femme est appelée à y mettre des bornes. Elle est appelée à ranimer la Foi; nous le verrons bientôt. Elle est appelée à réformer les mœurs par une action lente, mais continuelle, et à préparer de cette manière la réforme des lois et des habitudes sociales.

2^o Nous savons que l'État n'est autre chose que l'assemblage de toutes les familles, et nous savons également que personne ne peut les policer, les moraliser avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité

naturelle et leur assiduité dans la famille, ont encore l'avantage d'être nées soignées, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives. La femme exerce donc une grande influence sur l'ordre social, par l'influence qu'elle exerce sur les mœurs et sur la famille. Cette vérité devient plus frappante quand on considère la femme dans l'ORDRE SPIRITUEL.

De même que le Seigneur a choisi la plus humble de toutes les femmes pour accomplir par elle le grand mystère de l'Incarnation, ainsi a-t-il plus d'une fois choisi des femmes pour exécuter les desseins de sa miséricorde sur certains peuples. Rappelons-nous les femmes fortes sous l'ancienne loi, les Debhora, les Judith, les Esther ; rappelons-nous surtout celles qui dans le Christianisme se sont immortalisées par leur zèle admirable pour la religion. Il me serait impossible de parcourir tous les rangs de la société pour les signaler. Je n'en cite que quelques-unes des plus illustres, qui toutes ont vécu au milieu des embarras du siècle. Hélène plante la Croix dans l'empire romain ; Césarée en Perse, Clotilde en France, Erménilde en Angleterre, Endégonde en Espagne, Théodelinde en Lombardie, Gisèle en Hongrie, Dambroca en Pologne, Olga en Russie, Ethelberge en Allemagne. — Le trône et l'Etat sont soutenus avec intelligence et vigueur par les Pulchérie, les Elisabeth, les Blanche de Castille et les Clotilde de Sardaigne. Le génie et la bravoure militaire, unis aux talents administratifs et aux vertus chrétiennes, se rencontrent dans l'héroïque comtesse Mathilde, dans la grande Isabelle, reine de toutes les Espagnes, dans la sage Bérandgère et dans notre princesse chérie Isabelle-Claire-Eugénie, digne épouse d'Albert d'Autriche. Vous citerai-je les Monique, les Nonne, les Emélie et les Yde, mères des Augustin, des Grégoire, des Basile et des Godefroid de Bouillon ? Vous parlerai-je de sainte Marcelle qui combat les Origénistes, de sainte Olympiade qui protège saint Chrysostome, de sainte Bathilde qui travaille avec son fils Clotaire à la réforme des mœurs, de Théodora qui rétablit le culte des images et coopère à la conversion des Bulgares, et de sainte Amelberge qui donne à la Belgique toute une famille de saints qui y font fleurir la religion ? Voilà la femme dans les siècles passés. Elle est la même dans les temps modernes.

Où, ce sont les femmes qui, de nos jours, coopèrent puissamment à conserver et à propager la Foi. Ce sont les femmes qui entretiennent dans la famille, par la première éducation qui leur est exclusivement confiée, les principes du Catholicisme, germe des grandes vertus et source de biens incalculables ; ce sont les femmes qui préparent, et qui hâteront peut-être par leurs prières et par leurs sacrifices, les jours de miséricorde et de retour ; ce sont les femmes, enfin, qui animent et propagent la piété chrétienne et qui

couvrent de mille bonnes œuvres les pays catholiques. Trois âmes généreuses et fortes devinrent autrefois les instruments de la Providence dans les mains de saint Vincent de Paul, et donnèrent naissance aux œuvres admirables de ce grand Apôtre de la charité chrétienne ; et, dans les derniers tems, l'Association pour la propagation de la Foi, cette œuvre éminemment catholique, à qui doit-elle son origine ? Au zèle industriel de deux femmes dévouées. A qui doit-elle, en grande partie, son extenstion et son développement ? Aux femmes, qui savent si bien seconder les efforts des évêques et des prêtres. Voyez ce qui se passe de tous côtés en faveur de la religion et de l'humanité souffrante, et comptez, si vous pouvez, toutes les œuvres de zèle et de charité créées, encouragées et développées par les femmes. Je ne finirais pas si j'entrais ici dans les détails. Mais je dois me borner.

Vous venez de voir, ce que vous êtes dans l'ordre de la Providence ; votre mission est grande et sainte ! Vous n'êtes pas des créatures inférieures, destinées par leur nature à être les esclaves de l'homme, comme sous le paganisme ; Jésus-Christ vous a émancipées et vous a relevées de votre abaissement : soyez donc toujours reconnaissantes envers votre Bienfaiteur. Vous avez de grandes et belles qualités ; vous êtes appelées, non seulement à être la gloire de l'homme (I Cor. xi, 7) " mais encore à soutenir les maisons, à former et réformer les mœurs, à soutenir l'Etat et à faire fleurir la religion ". Souvenez-vous donc de votre dignité, de votre noble mission, et ne retournez pas à votre ancienne bassesse par une vie dégénérée. Encouragez-vous à la vue de tout le bien que peut faire la femme forte, la femme chrétienne ; mais tremblez à la vue de tous les maux qu'occasionne la femme qui oublie sa vocation. " La mauvaise éducation des femmes fait plus de mal dit Fénelon, que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge avancé. " Comme le ver s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité de l'homme vient de la femme. Toute malice est légère au prix de la malice de la femme. Il vaut mieux demeurer avec un lion et un dragon, que d'habiter avec une méchante femme. (Eccles. x x v.)

N'oubliez jamais que les grâces sont trompeuses, que la beauté est vaine, que la femme qui craint le Seigneur est celle-là qui sera louée. (Prov. xxxi.) Adressez-vous à Marie, le modèle et la gloire de votre sexe, et priez-la avec instance, avec confiance, avec amour, afin qu'elle vous obtienne de Jésus son divin Fils, la grâce de remplir dignement votre mission.

(à suivre.)

VEGETARISME.

LES végétariens forment une société tantôt religieuse, tantôt indépendante de toute idée religieuse, qui a pour but de retrancher la viande de l'alimentation. Les adeptes de cette société se nourrissent exclusivement d'aliments maigres, principalement de légumes.

Que n'a-t-on pas dit contre les lois du jeûne et de l'abstinence imposées par l'Eglise? Elles ont provoqué les plus vives critiques. N'était-ce pas de la puérité ou de l'intolérance d'obliger les chrétiens à se priver d'aliments gras à certains jours de la semaine ou de l'année?

Les conditions de travail ne sont plus les mêmes, a-t-on dit, de nos jours. Aujourd'hui il faut produire à outrance, travailler vite et longtemps, de la tête et des bras, voyager sans cesse. L'Eglise devrait se débarrasser de ces *impedimenta* du jeûne et de l'abstinence pour accommoder le christianisme aux nécessités des temps nouveaux.

Pendant que les ennemis de l'Eglise déclament ainsi et que les demi-chrétiens leur font chorus, les médecins et des hommes de toutes professions prêchent l'abstinence totale d'aliments gras, et, ce qu'il y a de plus piquant en cela, c'est que les apôtres les plus enthousiastes et les plus persuasifs du végétarisme, sont parfois des impies et des *libres-penseurs* qui prétendent imposer ce dogme à notre génération.

L'Eglise n'a donc pas si grand tort d'imposer au chrétien la privation de viande de temps à autre. Le végétarisme est bien autrement excessif, et c'est un fait remarquable que chaque fois qu'on a voulu se débarrasser des sages contraintes que met l'Eglise à l'usage des biens de la terre, on en est venu par la force des choses à vouloir imposer la prohibition complète.

Au moral c'est la même chose : remerciez les sages barrières que la religion et l'autorité de l'Eglise mettent à l'excès de la liberté, et vous arriverez infailliblement, en peu de temps, à la licence pour les uns et l'oppression pour les autres.

Voici, d'après la *Vérité de Paris*, une nouvelle preuve que l'abstinence est parfaitement conforme aux exigences de la vie active de notre siècle.

Tout dernièrement un grand *match* a eu lieu aux environs de Berlin, sous les auspices du ministre de la guerre. Il s'agissait de parcourir d'un trait, à pied, en moins de 18 heures, une distance de 70 milles. Or, il est arrivé que, parmi les 22 concurrents d'élite, tous jeunes gens dans la force de l'âge, se trouvaient 8 végétariens qui, adonnés au régime stricte de la secte, n'avaient pas mangé depuis six mois le moindre morceau de viande ; et ce sont eux qui ont fourni le plus facilement et dans le moins de temps la course. Leur succès a été éclatant.

Il est bon de remarquer que Berlin n'est pas un pays chaud, tant s'en faut. Cette remarque est d'autant plus nécessaire que plusieurs prétendent que l'abstinence est impossible dans un pays froid comme le Canada.

Il est vrai que plus il fait froid, plus il est nécessaire de mêler la graisse, beurre, huile ou saindoux aux aliments.

Mais la grande objection provient de ce que beaucoup de ménages ne connaissent pas la manière d'apprêter des aliments maigres soutenant pour ceux qui travaillent. Je ne parle pas en ce moment pour les familles aisées qui ont le moyen de se payer une cuisine couteuse et recherchée. Je parle pour le *travailant* qui doit, tout en observant les lois de l'Eglise, trouver sur sa table une nourriture saine, réconfortante et peu dispendieuse. Je suis souvent pris d'un sentiment de commisération lorsque je vois un homme qui travaille du matin au soir à conduire sa charrue, bûcher du bois de corde ou piler du madrier de trois pouces, n'avoir pour toute nourriture, un jour maigre, que des patates cuites à l'eau, du beurre, du fromage ou de la mélasse.

Ne serait-ce pas faire une bonne œuvre en publiant de temps à autre dans la " Famille Chrétienne " quelques recettes de cuisine maigre. Nous faisons donc appel à tous les *cordons bleus* parmi nos aimables lectrices, et les prions de vouloir bien nous envoyer leurs recettes parmi lesquelles nous ferons un choix et publierons les meilleures. Les conditions du concours sont les suivantes :

Nourriture maigre, saine, agréable, fortifiante et à la portée de toutes les bourses.

J. M. Servulus, prêtre.

LA " MAC-KINLEY. "

Un inventeur américain vient de construire une voiture automobile, de proportions gigantesques, à laquelle il a donné les formes d'un navire de guerre.

A l'extérieur, c'est la représentation exacte, mais réduite, du cuirassé **Brooklyn**. Ce navire à roulettes porte à sa proue le nom de **Mac-Kinley** ; il peut contenir 100 passagers et fait un service régulier dans la banlieue de Fichtburg (Massachusetts).

Armé, au dehors, de canons et de tourelles, muni sur chaque bord de canons de sauvetage et d'ancre qui semblent prêtes à tomber à la mer, cet engin, d'apparence redoutable, est aménagé, à l'intérieur, avec tout le confort du plus moderne et pacifique tramway.

Il circule, tous les jours, sur les routes avoisinant Fichtburg, et le dimanche, il fait des affaires d'or.

A chaque voyage, il emporte vers les champs des centaines de touristes qui, juchés sur le pont, accrochés aux agrès, s'imaginent de bonne foi cingler vers Porto-Rico et remplissent la campagne de hurrahs frénétiques et de clameurs guerrières.

Les journaux américains sont enthousiastes de cette invention ; ils voudraient que toutes les villes de l'Union imitassent Fichtburg et que, pour réchauffer le patriotisme des masses, on fit naviguer sur chaque route, un tramway cuirassé.

NEZ SUSCEPTIBLES.

Faux ou vrais, en carton ou en chair, les grands nez comme les gros sont d'ordinaire susceptibles.

C'est ainsi qu'un général du second Empire, qui avait de très beaux états de services, mais un triple nez extraordinaire, ne supportait pas qu'on le regardât en souriant. Un conseiller de préfecture, le rencontrant dans un salon du chef lieu du département où il commandait, s'empressait d'aller le saluer.

— Vous regardez mon nez, Monsieur ?

— Mais pas du tout, général, répliqua le jeune magistrat administratif, qui crut avoir froissé le brave soldat ; je voulais vous présenter mes hommages les plus respectueux.

— Allons ! Allons ! pas d'excuses, vous regardiez mon nez, et vous aviez raison, car c'est un phénomène : il m'a coûté plus cher à rougir que le dôme des Invalides n'a coûté à dorer.

Le conseiller de préfecture respira et il s'attabla au whist avec le brave général dont le nez était connu dans toute la cavalerie comme celui de Cyrano le fut à Paris, au XVII^e siècle. Seulement, l'un appartenait à la catégorie des trognes et celui du poète mousquetaire n'était qu'un grand nez.

BLANC ET BLANC.

L'avant-garde d'une colonne française, retour du Soudan, commandée par un sous-officier de spahis indigènes, sénégalais pur-sang par conséquent, homme ayant visage d'un noir admirable, arrive dans un village, du Haut-Sénégal. Le chef de ce village, en apprenant qu'aucun Européen ne se trouve dans le détachement s'abstient de toute visite.

Fureur du sous-officier qui envoie ses soldats à la recherche du malotru avec l'ordre de l'attacher — de l'amarrer comme disent les noirs — et de l'amener devant lui. Aussitôt qu'il se trouve en face de son chef de village récalcitrant, il lui jette ces mots d'un air hautain :

« Cela t'apprendra à te déranger, lorsque des blancs viennent chez toi. »

Le chef de village ne se laissa pas intimider par cette noble déclaration et il répliqua du tac au tac :

— Tu m'excuseras, parce que je n'avais jamais vu de blanc de cette couleur-là.

VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE I.

(suite)

Justement craintive pour l'âme de son enfant, comme toutes les mères pieuses, Carmela n'avait cessé de dire au petit Jacques-Antoine qu'il ne devait pas aller avec les autres enfants sans la permission et la surveillance de ses parents. — " Autrement, lui disait-elle, tu pourrais t'exposer à offenser le bon Dieu et à commettre des péchés. " — Et ces mots : *offense de Dieu, péché*, faisaient frissonner de peur le doux et candide enfant ! S'exposer à offenser Dieu, c'était s'exposer à perdre sa grâce, à perdre le contentement de la vie et la sécurité de la mort. Ah ! plutôt tout souffrir, plutôt mourir mille fois que d'offenser Dieu.

On le voyait avec édification accompagner le Très-Saint-Sacrement lorsque le prêtre le portait aux malades. Un peu plus grand, à l'exemple de son père, il se confessait et communiait chaque semaine. Pour honorer la douloureuse Passion du Sauveur et en ressentir quelque part, imitant sa mère, il jeûnait au pain et à l'eau les vendredis de mars. Il s'imposait la même pénitence aux vigiles des fêtes solennelles de l'immaculée Mère de Dieu et à certains samedis. Tous les jours, il récitait pieusement une partie du saint Rosaire, et il demandait avec instance à Marie de lui obtenir que son âme fût préservée de toute souillure.

Après Marie, sa bonne et tendre Mère, il honorait d'un culte spécial le prince de la milice céleste, l'archange saint Michel, son bon ange gardien, le grand saint Joseph, le séraphique père saint François, l'apôtre saint Jacques et saint Antoine dont il portait les noms.

Il n'oubliait pas les pauvres âmes du purgatoire et offrait pour elles ses ferventes prières et les prémices de ses pénitences.

On se demandera peut-être si le jeune Jacques-Antoine fut envoyé aux écoles, et s'il reçut dans son enfance quelque enseignement littéraire. Ses biographes sont absolument muets sur ce point, et les volumineux *Actes* du procès n'en font mention nulle part. Dans ces *Actes*, il est parlé des prières du Bienheureux, de son héroïque charité, de ses vertus admirables, de ses miracles ; nulle part il n'est parlé de ses lectures. On serait donc porté à croire qu'il n'en fit jamais, parce qu'il n'aurait eu en fait d'éducation que l'enseignement verbal de ses parents, Ce serait, si la chose était absolument

sûre, un autre trait de ressemblance entre notre Bienheureux et son glorieux devancier et illustre homonyme, saint Félix de Cantalice. Celui-ci non plus n'avait pas fréquenté les écoles ; il se vantait joyeusement de ne connaître en fait d'alphabet que *cinq lettres rouges* (les cinq plaies du Sauveur) et une belle *lettre blanche* (l'immaculée Mère de Dieu).

Que Jacques-Antoine n'eût pas été envoyé à l'école, il n'y aurait rien d'étonnant. Les écoles dites *primaires* étaient alors assez rares, particulièrement dans les régions méridionales. Les populations, d'ailleurs, ne s'éloignant guère du sol natal, n'éprouvaient pas, comme aujourd'hui, le besoin d'une instruction plus ou moins compliquée. Elles connaissaient Dieu et leurs devoirs envers lui ; elles savaient comment on sauve son âme. Avec cela, elles n'ignoraient pas comment on gagne le pain de chaque jour ; cela leur paraissait suffisant ; elles ne demandaient et ne désiraient rien autre.

Il est rapporté cependant que, devenu religieux, le serviteur de Dieu conservait toujours dans sa pauvre cellule le livre de la *Règle franciscaine*, la *Conduite intérieure* du Capucin, et l'*Horloge de la Passion* de Notre Seigneur, œuvre récente de son illustre contemporain, saint Alphonse de Liguori. Ceci indiquerait qu'il savait lire, car cet amant passionné de la pauvreté n'eût certainement pas gardé dans sa cellule un objet quelconque, s'il lui eût été complètement inutile.

Mais si l'on est en droit de supposer que le serviteur de Dieu savait lire, il demeure établi qu'il ne sut point écrire. L'acte de *protestation* qu'il dut faire avant sa profession, et l'acte lui-même de sa profession n'ont pas été écrits par lui, et ne sont signés que par une simple *croix*.

Quoi qu'il en ait pu être de sa connaissance des lettres, notre Jacques-Antoine était grandement avide de ce qui pouvait lui donner la seule vraie science. Pour rien au monde, les dimanches et fêtes, il n'eût manqué à l'instruction chrétienne donnée sous forme catéchistique, et à l'explication du saint Évangile ; et il écoutait de toute son âme ces deux prédications.

Ces jours-là, il multipliait ses visites aux églises. " Qu'ils sont aimés vos tabernacles, ô Seigneur, Dieu des vertus ! Mon âme défaille dans le désir ardent qui la consume d'habiter les parvis du Seigneur ". — Ces brûlantes paroles de David expriment très bien les élans de précoce piété qui portaient l'enfant à visiter fréquemment la maison de Dieu. Sa tenue devant les autels, la naïve tendresse de sa piété aux pieds du divin Maître étaient un sujet de pieuse édification pour toutes les personnes qui le voyaient si recueilli dans sa prière. L'expression de ses traits faisait penser aux anges adoreurs.

Il était là, comme nos saints livres le disent de Tobie, quand " *il montait, tout enfant, au temple de Jérusalem pour adorer le Seigneur et lui*

offer, selon les prescriptions de la loi, les prémices des récoltes printanières », gracieux symbole de cette jeunesse dont il faisait oblation au souverain Maître de toutes choses. *Hec et his similia secundum legem Dei, puerulus observabat* (2, Tob. 1, 8).

L'ardent amour dont Jacques-Antoine brûlait pour son Dieu, n'avait pas altéré la tendre affection qu'il portait à ses parents. Jamais il ne serait sorti de la maison paternelle sans leur permission. Et toujours, soit avant de sortir, soit en rentrant, il s'approchait d'eux affectueusement pour leur baiser la main et recevoir d'eux une caresse et une bénédiction.

Philippe Amuruso n'avait jamais songé pour son fils à un autre état que celui qu'il exerçait lui-même ; Jacques-Antoine avait à peine six ans et déjà il travaillait dans l'échoppe de son père et apprenait de lui les premiers éléments du métier. Lorsqu'il fut un peu plus grand ses parents le placèrent chez un maître cordonnier, nommé Jean Ciavirella. Deux motifs avaient déterminé ce choix. Ciavirella était un maître habile, justement renommé ; son atelier était le plus occupé de tous les ateliers similaires de Nicosie ; à son école, l'adolescent apprendrait tous les secrets du métier. Maître Ciavirella était en outre un parfait honnête homme, loyal en affaires ; mieux que cela, c'était un bon chrétien, remplissant simplement, mais très ostensiblement, tous ses devoirs religieux ; la foi et les mœurs du jeune apprenti n'avaient rien à redouter près de lui.

La bonne renommée de la famille Amuruso et l'extérieur gracieux et modeste de l'adolescent firent accueillir favorablement celui-ci par le patron ; et Jacques-Antoine se montra dans l'atelier tel absolument qu'il avait été jusqu'alors sous le regard de ses parents : simple et ouvert, docile, doux et pieux,

En entrant dans l'atelier, le jeune apprenti saluait poliment son maître, et lui baisait la main, selon l'usage italien. Il allait ensuite s'asseoir un peu à l'écart, et demeurait la tête découverte par respect pour Dieu, partout présent. Le plus souvent il gardait un modeste silence et ne parlait que s'il était interrogé. Il acceptait, du reste, de bonne grâce, toutes les observations, ne boudait jamais à l'ouvrage, et s'y appliquait de son mieux.

CHAPITRE II. L'Ouvrier chrétien.

Adolescentulus sum ego, et contemptus ; justificationes tuas non sum oblitus. — Psal. 118. 141

Au milieu des périls de la jeunesse et dans l'obscurité de ma condition, j'ai eu ce bonheur o mon Dieu, de ne pas oublier vos saints commandements.

SOMMAIRE. — Le tableau du Très-Saint-Sacrement. — *In ogni ora.* — L'adorateur. — Le chapelet à l'atelier. — L'heure des combats. — Les pré-

cautions. — La communion du dimanche. — Le coton dans les oreilles. — Soit pour l'amour de Dieu. — La Confrérie des Capucinelli. — Premier miracle.

MAITRE Ciavirella admirait avec une satisfaction de jour en jour plus grande, le sérieux, les bonnes manières et l'exactitude de Jacques-Antoine, en contraste avec le sans-çon et la légèreté juvénile de ses autres ouvriers. Il admirait la parfaite convenance de toutes ses paroles, la modestie de ses réponses, et sa douceur inaltérable lorsque ses compagnons de travail le mettaient à l'épreuve et cherchaient à l'agacer par quelque mauvais tour.

Dans l'atelier, au-dessus de l'étagère des chaussures terminées ou commencées, au-dessus des rayons garnis de fournitures diverses, on remarquait, appendue au mur, une grande image coloriée représentant le Très-Saint-Sacrement.

Le jeune apprenti prit occasion de cette image pour adopter une formule rythmée de salutation, dont il se servait sans respect humain chaque fois qu'il entrait à l'atelier ou qu'il en sortait.

*In ogni ora, ed in ogni momento,
Sia lodato il santissimo Sacramento!
A toute heure, et à tout moment,
Loué soit le Saint-Sacrement!*

Pendant son travail, on le voyait porter fréquemment les yeux sur cette image. Et, dans ce regard où passait toute son âme, il envoyait au Divin prisonnier de nos tabernacles sa pensée et son cœur.

L'envoyait-on, comme étant le plus jeune, faire des courses au dehors ; au lieu de s'attarder, selon la coutume de ses pareils, à considérer les étalages et les curiosités, ou même les scandales de la rue, sauf à inventer ensuite une justification quelconque, notre modeste adolescent allait au plus vite, les yeux toujours baissés, s'acquitter de la commission dont on l'avait chargé. S'il passait devant une église il y entrait, se prosternait, baisait le pavé, et, dans une rapide, mais fervente prière, il s'unissait à son Sauveur.

La maison Ciavirella était assez proche du couvent des Capucins, et le son de leur modeste cloche arrivait clair et distinct dans l'atelier. Sur le soir, lorsqu'il entendait sonner complies : — " Allons, disait Jacques-Antoine, voilà ces bons Pères Capucins qui vont chanter l'office, disons le chapelet ". — Et, se jetant à genoux au milieu de l'atelier, tandis que ses camarades restaient assis, il commençait à haute voix, sans le moindre respect humain, la récitation de cette belle prière que les siècles nous ont transmise. La parole de l'adolescent était imprégnée d'une foi si sincère, son ton était si persuasif, que nul de ces jeunes ouvriers n'eût osé se permettre alors une plaisanterie ; et tous répondaient aux saintes formules ré-

pétées par leur pieux camarade. La récitation commencée, Jacques, accrochant son chapelet à sa ceinture, se remettait à l'ouvrage. A la fin du chapelet, il tombait à genoux de nouveau. — " En l'honneur de la très sainte et très douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ", disait-il ; et il récitait un *Pater*, un *Ave*, un *Credo*.

La journée de travail terminée, au lieu de vagabonder de ça et de là, comme font la plupart des jeunes ouvriers à leur sortie de l'atelier, Jacques-Antoine regagnait au plus vite la maison paternelle, S'il rencontrait sur son chemin des pauvres et des affligés, il ne pouvait s'empêcher de leur témoigner la plus tendre compassion. Généreusement, il leur faisait part, pauvre lui-même, de ses chétives provisions et de ses modiques ressources. Il les défendait contre l'insolence des mauvais drôles, et, au besoin, il les accompagnait jusqu'à leur demeure, en leur adressant de douces paroles.

Rentré près de ses parents, il s'offrait gracieusement à leur être utile, soit en faisant pour eux quelque course, soit en les aidant aux choses de la maison. N'avaient-ils rien à lui commander, il se retirait près de son petit oratoire, orné de fleurs et de modestes lumières, et il s'adonnait à la prière et aux saintes réflexions. Ils les entremêlait des chants pieux et naïfs que sa mère lui avait enseignés. Et bien longtemps dans la soirée, on l'entendait répéter à demi-voix sa strophe chérie :

Veni, veni, Gesuzzu, chi ti aspetta!

Viens, viens, petit Jésus, car je t'attends, viens... donne-moi ton amour donne-moi ta dilection !..

Cependant les années avaient succédé aux années ; l'apprenti était devenu un habile et vaillant ouvrier : Jacques-Antoine n'était plus un frêle adolescent ; c'était maintenant un robuste et beau jeune homme. Il comprit alors toute la vérité de cette parole si souvent entendue par lui dans les prédications : " Que la chair tend à s'assujettir l'âme ". (*Galat*, v, 17). — Loin de se décourager et de laisser son zèle se ralentir, il s'adonna aux choses de la piété avec une nouvelle ardeur. L'heure des grands et sérieux combats avait sonné pour lui ; il ne laissa pas tomber ses armes. Ses méditations devinrent plus longues, ses prières plus humbles et plus ferventes. Tous les jours, avant d'aller à son travail, il assistait à une messe matinale, et, tous les dimanches, on voyait le jeune ouvrier à la Table sainte réclamant le pain des forts, l'aliment des vierges.

(à suivre.)

.....
 DIRECTEUR : A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FFF ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloureuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-dire: 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Petit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur papier.* — Litanies de la Résignation.


Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



Vieux Timbres-Poste.

Voulez-vous faire une bonne œuvre à peu de frais et contribuer au culte eucharistique? Mettez de côté tous les timbres-poste que vous recevez; cherchez dans vos vieux papiers les enveloppes portant encore des timbres; demandez à vos parents et amis d'en faire autant et de vous remettre ce qu'ils auront ramassé. Puis, quand vous en aurez une certaine quantité, envoyez tout cela par la poste à l'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC, à MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

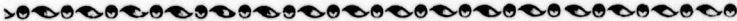
Le produit de la vente de ces timbres-poste sera employé exclusivement **au culte eucharistique**. Ces petits morceaux de papier se transformeront en ornements, luminaire et objets du culte, et prieront pour vous.

Pour rendre cette offrande plus méritoire encore, faites la convention avec Celui qui est prisonnier par amour pour vous dans le tabernacle, que chaque fois que vous prendrez la peine de recueillir un timbre-poste, ce sera par amour pour lui. Vous ferez ainsi autant d'actes d'amour de Dieu, en action.

N. B. Ne détachez pas de leurs enveloppes les timbres datant de plusieurs années; ils ont plus de valeur ainsi.

Pour les timbres les plus récents, vous pouvez les séparer de l'enveloppe mais en laissant un morceau suffisant pour ne pas endommager la dentelure du timbre.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc met en loterie le 4 octobre prochain un objet d'une valeur de \$ 25.00. Toute personne envoyant de vieux timbres-poste avec son adresse, sera inscrite pour un billet de loterie. Il ne sera cependant accusé réception que des envois assez considérables à moins que l'envoyeur n'ajoute un timbre neuf pour la réponse.



A VENDRE A L'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC.

Le **SCAPULAIRE** de N.-D. du MONT-CARMEL.

SUIVI DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR LA COMMUNION DES SAINTS ET SUR LA DIME.

Par

J. T. SAVARIA,

Chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

Prix : broché 40 centins, relié 50 et 60 centins. Frais de port en plus.